Rés. Yth 1607 (1)

L'AMOUR FRANÇAIS,

COMÉDIE EN UN ACTE

ET EN VERS,

PAR M. ROCHON DE CHABANNES;

Représentée, pour la premiere fois, sur le Théatre de la Comédie Françaiſe, le 17 Avril 1779.

NAPOLI

A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-deſſous de la Fontaine St. Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Permiſſion.

PERSONNAGES.

LA PRÉSIDENTE. *Mde. Préville.*

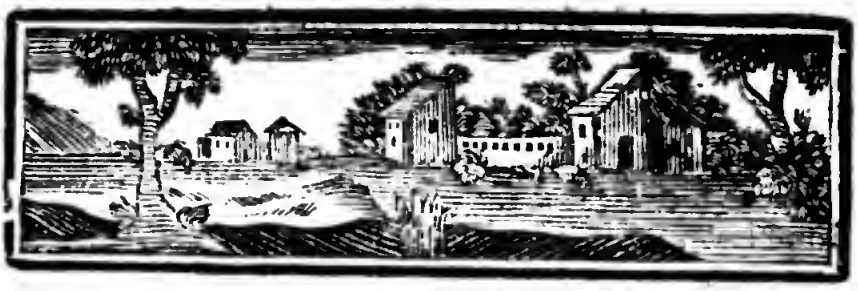
LA MARQUISE DE SERNENTE. *Mlle. Doligni.*

LA BARON DE NEUGERMAIN. *M. Préville.*

DAMIS. *M. Molé.*

UN DOMESTIQUE.

La Scene eſt à Paris, chez la Préſidente.



L'AMOUR FRANÇAIS,

COMÉDIE

EN UN ACTE ET EN VERS.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LA PRÉSIDENTE.

LE BARON.

C'EST un joli Sujet, qu'à plaiſir vous gâtez.
Ah, vous m'allez citer ſes bonnes qualités !
Je les ſçais comme vous, & ne veux pas les taire ;
Mais après ? Votre Fils, ma Sœur, eſt Militaire,
Et n'a point cette ardeur, ce goût pour ſon état,
Qu'on devroit remarquer dans un jeune Soldat.

LA PRÉSIDENTE.

Eh, pourquoi, s'il vous plaît, contre un Fils & ſa Mere,
Ce grand déchaînement, cette ſortie amere ?
Parce qu'en temps de paix mon Fils tranquillement,
Au ſein de ſa famille, & non au Régiment,
A paſſé, par congé, la moitié de l'année ?

LE BARON.

Oui, voilà le ſujet dont mon ame eſt peinée.

Il a ſollicité malgré moi ce congé ;
Il ſollicite encor pour qu'il ſoit prolongé :
Et ce manque de zele en entrant au ſervice,
Prévient fort mal un Corps qui ne rend plus juſtice.
Mon Neveu, j'en conviens, eſt brave & plein d'honneur,
Et nul impunément ne tâtera ſon cœur ;
Mais ce n'eſt pas aſſez que d'avoir du courage,
Il faut de ſon métier faire l'apprentiſſage :
Et le jour d'une affaire, un jeune homme eſt bien neuf,
Echappé de Paris, ou bien de l'Œil-de-bœuf.
Encor ſi les plaiſirs, l'ambition trompeuſe,
Enchaînoient ſeuls ici ſon ame impétueuſe,
Je vous dirois, ma Sœur, ces erreurs n'ont qu'un tems;
Mais connoiſſez-vous bien ces ſecrets ſentimens ?
Il s'entête à vos yeux de Madame Sernente,
Ma parente & la vôtre, & qu'en femme prudente
Vous auriez dû laiſſer retourner en Quercy,
Au lieu de l'engager à demeurer ici.

LA PRÉSIDENTE.

Eh bien, c'eſt une Veuve intéreſſante, aimable !

LE BARON.

Tant-pis !

LA PRÉSIDENTE.

C'eſt à ce goût, ſelon vous, ſi blâmable,
Que mon Fils, mon cher Fils, qu'on ne reconnoît plus,
Doit tous ſes agrémens, & même ſes vertus.
Avant de la connoître & de la trouver belle,
D'aſpirer à lui plaire, & de penſer par elle,
C'étoit un étourdi, ſans raiſon, ſans maintien ;
Frivole dans ſes goûts & dans ſon entretien,
Traitant les gens ſenſés d'eſprits viſionnaires,
Parlant chiens & chevaux quand on parloit d'affaires,
Louant avec excès ce qui faiſoit pitié.

LE BARON.

On revient de cela, honteux, mortifié ;
Mais comment retirer, comment reſaiſir l'ame
D'un jeune homme brûlant pour une honnête-femme!

A quoi peut le mener ce penchant indiſcret?
Et puis ces amours-là ne ſont plus un ſecret,
Ma Sœur; & leur éclat, leur bruit défavorable,
Pourroient ternir l'honneur d'une femme eſtimable.

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi donc! Elle eſt veuve, & peut fort bien, je croi,
En faveur de mon Fils, diſpoſer de ſa foi.

LE BARON.

Le beau projet vraiment! La bonne extravagance!
Reſte à leur mettre en tête une telle alliance!

LA PRÉSIDENTE.

Je ne vous comprends pas.

LE BARON.

Damis a dix-neuf ans.

LA PRÉSIDENTE.

La Marquiſe vingt-deux.

LE BARON.

Rapports d'âge frappans!
Mais ſuivons votre idée, auſſi rare que neuve:
D'un Maréchal-de-Camp la Marquiſe eſt la veuve;
Mon Neveu, votre Fils, eſt un beau Lieutenant,
Que je lui paſſerois de choiſir pour amant;
Mais pour époux, jamais.

LA PRÉSIDENTE.

Leur naiſſance eſt égale.

LE BARON.

Cela ne ſuffit point pour ôter le ſcandale,
Pour la juſtifier aux regards du Public.
Mais allons pied à pied; raiſonner eſt mon tic.
Cet hymen pour Damis eſt-il un avantage?
Eſt-il temps de ſonger à le mettre en ménage?

LA PRÉSIDENTE.

Pourquoi non! Cet hymen qui vous fait tant de peur,
Peut mûrir ſa raiſon, peut captiver ſon cœur,
Le retirer des mains d'une folle jeuneſſe....

LE BARON.

Imaginations d'une aveugle tendreſſe!
L'Hymen ne produit pas toujours un ſi grand bien;

Un enfant marié ne dépend plus de rien :
Paſſant de la contrainte à l'extrême licence,
Il jouit de ſes droits avec efferveſcence ;
De-là, nombre de goûts, de vœux illimités,
Sans ceſſe renaiſſans, & ſans ceſſe écoutés.
L'Epouſe eſt négligée, & d'abord ſe déſole ;
Mais le plaiſir bientôt l'entraîne & la conſole ;
Madame tient maiſon, & Monſieur n'en tient plus ;
Il va porter ailleurs ſes vœux irréſolus :
Et paſſant chez Phriné le vuide de ſa vie,
L'ingrat, dans ſon Hôtel, dont l'aſpect ſeul l'ennuie,
Ne loge plus enfin auprès de ſa moitié,
Que ſes chiens, ſes chevaux, & ſes Valets de pied.
Madame va moins loin ; mais le jeu, mais la table,
Mille frivoles goûts, pas un ſoin raiſonnable,
Achevent d'engloutir les biens de la maiſon :
En vain les grands parens, & leur triſte raiſon,
A ce couple étourdi veulent ſe faire entendre ;
Ce ſont d'anciens tyrans, on n'en doit plus dépendre ;
Et la Femme & l'Epoux, pour braver leurs avis,
Levent plus haut la tête, & font encore pis.
Mariez des enfans, & voilà leurs ménages.

LA PRÉSIDENTE.

Mariez des gens faits, ils ne ſont pas plus ſages.
Mais mon Fils eſt né tendre, honnête, vertueux ;
L'Hymen fortifiera ſon caractere heureux :
Epoux trop fortuné d'une femme accomplie,
Trouvant dans ſa maiſon les douceurs de la vie,
Il ſçaura s'y fixer, y borner ſes plaiſirs.

LE BARON.

Et conſacrer ſes jours à d'innocens loiſirs.
Pour votre Fils, ma Sœur, la belle perſpective,
Que cette vie obſcure & lâchement oiſive !
Monſieur ſera fidele à l'Hymen languiſſant ;
Et, content d'un ſouris, d'un regard careſſant,
Il oubliera ſa gloire avec ſa Pénélope.
Des gens à paſſion c'eſt l'exact horoſcope.
Non, ma Sœur, pour ce fils point d'hymen, croyez-moi,
Avant qu'il ait ſervi ſa Patrie & ſon Roi :

C'eſt trop tôt l'aſſervir, s'il eſt ſenſible & ſage ;
Trop tôt l'abandonner, s'il eſt vif & volage.
Défunt votre mari, Préſident à Mortier,
Se maria fort jeune, & dut ſe marier.
Au grave Magiſtrat il faut une compagne ;
Mais au jeune Officier il faut une campagne,
Des ſieges, des combats, tout le train infernal ;
Et ſur la breche enfin il devient Général.

SCENE II.

LA PRÉSIDENTE, LA MARQUISE, LE BARON.

LE BARON.

VOus venez à propos, Madame de Sernente ;
Et je grondois ici la foible Préſidente,
Qui prétend que ſon Fils ſe dévoue à l'Hymen,
Et que vous conſentiez à lui donner la main.
Renvoyons cet enfant au Régiment.

LA MARQUISE.

Sans doute ;
Et c'eſt-là mon avis.

LE BARON.

Que perſonne n'écoute,
Et que très-foiblement vous donnez à Damis ;
Car il eſt, m'a-t-on dit, un peu de vos amis.

LA MARQUISE.

Damis eſt mon parent, & je rends avec joie
Juſtice à ſes vertus, que chaque jour déploie :
Et quant à cet amour, ce ſentiment ſecret,
Que me fait avouer votre ton indiſcret,
N'en ſoyez pas en peine, & ſçachez le connoître ;
Il n'avilira point l'objet qui l'a fait naître,
Et je diſputerai de courage avec vous,
Pour engager Damis à s'éloigner de nous.

LE BARON.

Bon : mais comme je pars peut-être ſous quinzaine,
Je veux que mon Neveu s'éloigne ſous huitaine,
Et me reçoive à Metz lorſque j'y paſſerai.
Que votre Fils m'imite, & je le chérirai.
J'ai vécu ſans repos ciuquante ans ſur la terre,
Miniſtre en temps de paix, Soldat pendant la guerre;
Et juſques à la fin, indomptable Ecuyer,
Je veux tenir le pied ferme dans l'étrier.
Je pars pour Pétersbourg, où notre Cour m'envoie,
Infirme, un peu gouteux; mais j'y vais avec joie :
Et pour combattre encor, ou bien négocier,
Je ferois leſtement le tour du monde entier.
Voilà les ſentimens dont mon ame eſt nourrie :
Il faut vivre & mourir en ſervant ſa Patrie.
(*à la Préſidente.*)
Adieu : nous reprendrous tantôt cet entretien,
Et devant votre Fils, ſi vous le voulez bien.
Le Miniſtre à Paris donne ſon audience;
Je cours m'y préſenter; c'eſt un moment d'abſence :
Après quoi nous ferons partir le Lieutenant
Pourcette garniſon que vous redoutez tant.
(*à la Maqruiſe.*)
Car je ſçais ſon ſecret : inquiete, ſenſible,
Elle craint pour ſon Fils cette épreuve terrible;
Elle craint que Damis, à lui-même livré,
Et d'un eſſaim de fous ſans relâche entouré,
De ſes inſtructions oubliant les chapitres,
Ne s'amuſe à ſe battre, à caſſer quelques vitres;
A ſéduire, enlever les belles du canton,
Le commun uſufruit de chaque garniſon;
Fadaiſes, qu'il faut bien paſſer à la jeuneſſe;
Et quelques jours d'arrêts temperent ſon ivreſſe.
Meſdames, excuſez : comme un vieux Général,
Moi, j'ai mon franc-parler, & n'en uſe pas mal.

(*Il ſort.*)

SCENE

SCENE III.

LA PRÉSIDENTE, LA MARQUISE.

LA MARQUISE.

MAdame, vous voyez que Monſieur votre Frere
N'eſt point du tout d'avis que mon Couſin differe
De rejoindre ſon Corps

LA PRÉSIDENTE.

Hélas ! oui, je le vois !
Mais mon Frere n'eſt pas ſi ſenſible que moi ;
Il n'eſt pas effrayé de ce qui m'épouvante,
Des écarts, des erreurs d'une jeuneſſe ardente :
Sur cet article même il n'eſt pas délicat.

LA MARQUISE.

Non, parmi les devoirs, les vertus d'un Soldat ;
Il a l'air quelquefois d'oublier la décence.
Mais moins légérement, croyez que Damis penſe,
Madame, & vos vertus ont germé dans ſon cœur ;
Calmez donc ſur ce point une injuſte frayeur,
Et diſpoſez Damis à cette longue abſence.
Mais rédoutez ici la rude véhémence
Du Baron Neugermain : ſon ton d'autorité,
D'un cœur indépendant bleſſeroit la fierté.
N'attendez pas qu'il parle, & parlez la premiere.

LA PRÉSIDENTE.

Eh ! qu'obtenir d'une ame auſſi tendre que fiere !
Comment forcer mon Fils à nous abandonner !
Suis-je même en état de le déterminer,
Quand je ſçais, quand j'approuve !... Ah, ma Fille !

LA MARQUISE.

Ah, ma Mere !....
Oui, comme votre enfant je vous aime & révere ;
Mais je veux, mais je dois mériter en ce jour
Le nom, le tendre nom que m'offre votre amour.
Malgré l'opinion de Monſieur votre Frere,
(Qui croit pouvoir tout dire & mourroit de ſe taire,)

Je n'ai rien négligé, quoi qu'il pût m'en coûter,
Pour prouver à Damis qu'il devoit nous quitter.
Pourſuivons notre ouvrage, & redoublons de zele.
Qu'il ſe rende à l'inſtant où ſon devoir l'appelle.
Je ne vous preſſe pas de me ſervir d'appui :
Mon orgueil a beſoin de le vaincre aujourd'hui ;
Je veux que ſes vertus & ſa délicateſſe,
Aux regards du Public excuſent ma tendreſſe ;
Qu'au ſentier de l'honneur, où marchent ſes pareils,
Il s'élance à grand pas, guidé par mes conſeils.
Voilà, lorſque l'Amour, & je ne ſçais quels charmes,
Forcent le cœur d'un homme à nous rendre les armes,
L'uſage qu'il convient à notre vanité
De faire hautement de notre autorité :
Enflammons nos Amans d'un généreux courage ;
Rappellons dans leurs cœurs les vertus du vieux âge ;
Et formés par nos ſoins, nous aurons des Epoux
Plus honorés du monde, & plus dignes de nous.

LA PRÉSIDENTE.

Vous avez un courage, un zele que j'admire,
Et ne puis imiter.... Il vient, je me retire.
(*Elle fait quelques pas pour ſe retirer : Damis l'arrête.*)

SCENE IV.

LA PRÉSIDENTE, LA MARQUISE, DAMIS.

DAMIS.

(*Avec la plus grande vivacité.*) (*A ſa Mere.*)

AH, Couſine, écoutez !... Madame, où courez-vous ?
Partagez mes tranſports dans des inſtans ſi doux :
Je ſuis dans une ivreſſe, une joie, un délire....
J'obtiens.... Je puis reſter ; on vient de me l'écrire ;
Le Miniſtre permet....

LA PRÉSIDENTE *embarraſſée.*

Mon Fils, écoutez-nous.

DAMIS.

(*Toujours dans l'ivreſſe.*)

Encor ſix mois entiers avec elle, avec vous,
Auprès de la vertu, dans le ſein d'une Mere....

(*Appercevant l'air triſte de ſa Mere.*)

Mais quel accueil glacé ! quel air ſombre & ſévere!

LA PRÉSIDENTE.

Vous connoiſſez aſſez ma foibleſſe pour vous,
Damis; & ſi j'avois conſervé mon Epoux,
Je vous aurois choiſi, malgré vous & mon Frere,
Un état plus conforme à l'amour d'une Mere,
Plus tranquille en un mot que celui d'un Guerrier.
Je ſentois bien les coups que ce noble métier
Porteroit mille fois à mon ame ſenſible.
Les temps ſont arrivés, & votre Oncle inflexible,
Prétend que votre état, trop long-temps négligé,
Veut que vous refuſiez la faveur d'un congé.
Je n'ai pas, j'en conviens, la force néceſſaire
Pour vous preſcrire ici ce que vous devez faire;
Mais écoutez Madame, & ne négligez rien
Pour vous faire eſtimer d'un cœur tel que le ſien.

(*Elle ſort.*)

SCENE V.

LA MARQUISE, DAMIS.

DAMIS.

EH mais ! concevez-vous le Baron & ma Mere,
Et qu'ils comptent tous deux ſur votre miniſtere,
Pour me déterminer à ne pas accepter
Un congé que j'ai cru pouvoir ſolliciter ?
Démarche, en temps de paix, exempte de tout blâme,
Que connoiſſoit ma Mere, & vous-même, Madame;
Oui, vous-même....

Mais aux gens prévenus, pour impoſer ſilence....

DAMIS.

Ah ! ne me parlez pas d'une inutile abſence,
C'eſt le dernier congé que je demanderai.
(*D'un ton léger & tranchant ſur le précédent.*)
Mais puiſqu'il eſt venu, ma foi, je le prendrai.
(*tendrement & vivement.*)
Eh ! comment vous quitter, & pour quel bien Madame,
Que m'offre l'univers pour étouffer ma flame ?
Rien ne peut m'y charmer, rien ne m'y fait la loi ;
Tout ce qui n'eſt pas vous eſt étranger pour moi ;
Vous êtes de mes ſoins le but & le ſalaire,
Et mes vœux ſont remplis lorſque j'ai ſçu vous plaire :
Joie & mélancolie, activité, langueur,
Trouble, tranquillité, déſeſpoir ou bonheur,
Soucis de l'avenir, réflexions, penſée,
Tous les reſſorts enfin de mon ame embraſée,
Dépendent de vous ſeule ; & c'eſt les briſer tous,
Que d'oſer m'ordonner de m'éloigner de vous.
Je vous dirai bien plus, & ſans vous faire injure :
J'honore vos vertus, vos mœurs, votre doiture ;
Mais mon ardent amour du votre eſt mécontent ;
Il ne reſſemble pas à mon égarement.
D'un air tranquille & froid, & qui me déſeſpere,
Vous m'enverriez, je crois, aux bornes de la terre ;
Et je ſuis hors de moi, je ne reſpire pas,
Quand je perds un moment la trace de vos pas.
Mille goûts, mille ſoins vous occupent ſans ceſſe ;
Mon cœur tout plein de vous, ne ſent que ſa tendreſſe :
Quand on parle d'amour, vous changez d'entretien ;
Ceſſe-t-on d'en parler, je n'écoute plus rien.
A tous vos ſentimens je ne ſçaurois m'attendre ;
Mais à les remplir tous j'ai l'orgueil de prétendre.
Mon Oncle le Baron ne vous embraſſe pas,
Sans que mon cœur troublé n'en murmure tout bas ;
Je ſuis jaloux des ſoins que vos Femmes vous rendent,
D'un enfant qui ſe jette en vos bras qui l'attendent ;
D'un abſent, quel qu'il ſoit, que vous vous rappellez,
D'un portrait qui vous frappe, & que vous contemplez :

Et voilà les tranſports, l'ivreſſe, le délire
Qui diſtinguent l'Amour, & prouvent ſon empire.

LA MARQUISE.

Eh ! ſi l'Hymen un jour venoit à nous unir,
N'aurions-nous donc, Damis, qu'un devoir à remplir?
Me reprocheriez-vous, dans votre humeur jalouſe,
Les qualités du cœur qui parent une Epouſe,
Mon attendriſſement ſur tous les malheureux,
Mes ſoins pour mes Enfans, & mon amour pour eux;
Cette gaieté naïve & pleine de décence,
Qu'inſpire le bien-être, & ſur-tout l'innocence;
Les égards perſonnels que je témoignerois,
Ceux, plus ſuſpects encor, que je m'attirerois?
Allez, vous êtes fou Quant à votre humeur noire,
Sur les ſoins que je prends de ſauver votre gloire,
La meilleure réponſe à vos emportemens,
C'eſt de vous rappeller vos premiers ſentimens.

DAMIS, *vivement.*

Oui, mon amour ſans doute, auſſi pur que fidele,
Prend tous les jours, Madame, une force nouvelle,
Et je n'en rougis pas.

LA MARQUISE.

Oui; mais vos premiers vœux,
Pleins de délicateſſe, étoient plus dangereux.
» Daignez, me dites-vous, accepter un hommage
» Qui ne peut offenſer la Femme la plus ſage;
» C'eſt celui d'un Amant plein de reſpect pour vous,
» N'aſpirant qu'au bonheur d'être un jour votre
» Epoux.
» Je ſçais que mon état, qui n'eſt point fait encore,
» S'oppoſe à cet hymen, lorſque je vous adore;
» Mais donnez-moi le temps de faire mon chemin,
» Je ſçaurai juſqu'à vous élever mon deſtin.
» Ordonnez, d'un ſeul mot, que je meure ou je vive;
» Je crains & j'attends tout. » Cette action naïve,
Remplie en même temps de décence & d'honneur,
L'air qui l'accompagnoit & peignoit la pudeur,
Tout cela, pour mon cœur eut d'invincibles charmes;
Et repoſant ſur vous des yeux mouillés de larmes,

» Damis, (vous répondis-je avec émotion)
» Vous avez fait ſur moi la même impreſſion ;
» Je reçois vos ſermens, j'accepte votre hommage,
» Mais aux conditions qu'y met votre courage ;
» Songez à les remplir, & comptez ſur ma foi.

DAMIS, *l'interrompant avec vivacité.*

Oui, voilà mes ſermens. Eh bien !...

LA MARQUISE.

Ecoutez-moi.
Comme vous me juriez une amour éternelle,
Votre Mere paroît, & vous volez vers elle ;
Et dans l'enthouſiaſme, avec vivacité,
De votre amour, du mien, & de notre traité,
Vous lui faites d'abord un récit qui m'enchante.
Votre Mere en témoigne une joie obligeante,
Et m'appellant cent fois ſa Fille avec tranſport,
Me dit que cet Hymen prolongera ſon ſort.
Pour moi, que cette ſcene intimement pénétre,
De mon ſaiſiſſement j'ai peine à me remettre ;
Et confirmant le tout par mon air d'embarras,
J'embraſſe votre Mere, & me jette en ſes bras.
Je ne vous diſois rien, je pleurois avec elle,
Mais tout étoit pour vous.

DAMIS.

Image trop fidelle
D'un bonheur...

LA MARQUISE.

Oui, ſans doute, il faut me querell.
J'ai pris trop de plaiſir à vous le rappeller.
(*Fermement.*)
Mais ſi vous conſumez vos jours dans l'indolence ;
Je ſçaurai condamner mon amour au ſilence.
Où ſont ces fiers ſermens, cet hommage flatteur,
Dont s'enorgueilliſſoit mon trop ſenſible cœur ?
Qu'eſt devenu, Damis, cet eſpoir magnanime,
De mériter ma main en forçant mon eſtime ?
Ah ! je n'ai rien promis qu'à l'Amant délicat,
Au généreux Guerrier fidele à ſon état ;
Et s'ils ne s'offrent plus tous deux à ma tendreſſe,

Leur infidélité dégage ma promeſſe.

DAMIS.

O Ciel ! que penſez-vous ? Le Soldat & l'Amant
Vous offrent à l'envi tous deux un cœur brûlant.
Auſſi fier que ſoumis, auſſi brave que tendre,
Pour la gloire & pour vous prêt à tout entreprendre.

SCENE VI.

LA MARQUISE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

JE reviens ſur mes pas, content, édifié
De ta conduite ; enfin ce congé mendié,
Tu l'obtiens, je le ſçais de ton Colonel même ;
Et pour mettre le comble à mon dépit extrême,
Il s'en fait un mérite encore auprès de moi,
Me dit qu'il a penſé qu'il m'obligeoit en toi :
J'enrage ; cependant je cache ou fond de l'ame,
Sous un maintien riant, la fureur qui m'enflame.
Mille graces, Monſieur, replique-je à l'inſtant ;
Nous mettrons à profit ce loiſir important :
Et, puiſqu'on eſt en paix, Meſſieurs les Militaires
N'ont plus qu'à ſe tourner du côté des affaires ;
C'eſt le plan de Damis, & ce plan me plaît fort :
Partant, ſi le Miniſtre approuve le tranſport,
L'ardeur de mon jeune-homme, avec moi je l'emmene.

DAMIS (*avec la plus grande vivacité.*)

A Pétersbourg !

LE BARON.

Eh ! oui, même ſans prendre haleine.
Tu ne quitteras pas pour cela le métier ;
Le Négociateur ſervira le Guerrier ;
Et t'écartant ainſi de la foule commune,
Ton zele pourra même avancer ta fortune.
Ton brave Colonel goûte l'arrangement,
Et comme le Miniſtre en ce moment l'attend,

Et

Et l'attend à Paris ; il croit, ſur cette affaire,
Pouvoir à ſon retour tous deux nous ſatisfaire ;
Dans une heure il nous joint : ainſi, mon cher Damis,
Va, cours prendre congé de tes meilleurs amis,
Et ſoupe où tu voudras, paſſes-y la nuit même,
Mais viens dès le matin joindre un Oncle qui t'aime ;
Nous irons à la Cour prendre congé du Roi,
De-là nous reviendrons régler en paix chez moi
L'état de ma maiſon ; car il faut bien paroître,
Et s'endetter un peu pour faire honneur au Maître ;
Et puis, tout cela fait, le jour du départ pris,
Au milieu des clameurs ; des juremens, des cris,
Au bruit aigu des fouets d'un nombreux équipage,
Qui croit nous faire honneur à force de tapage,
Nous quitterons Paris avec le train aîlé
D'un Négociateur important & zélé.
Voilà ce que j'ai fait, dans la ferme aſſurance...

DAMIS.

(après avoir voulu vingt fois l'interrompre.)
Je reçois vos bontés avec reconnoiſſance ;
Mais vous me permettrez de ſuivre mon état.

LE BARON.

A Pétersbourg.

DAMIS.

En France.

LE BARON *(avec humeur.)*

Ah ! Monſieur...

DAMIS.

Point d'éclat ;
Je ſuis ferme.

LE BARON.

Eh ! crois-tu que je me déconcerte ;
Et me laiſſe mener par une tête verte ?
Quoi ! j'aurai fait agir, preſſer, ſolliciter...

DAMIS.

Mais il falloit, Monſieur, d'abord me conſulter.

LE BARON.

Conſulter des Enfans !

DAMIS.

Vous n'êtes pas mon Pere.

LE BARON.

J'en ſerois bien fâché.

DAMIS.

Boutade; & j'ai ma Mere,
Qui n'a jamais, Monſieur, rien projetté pour moi....

LE BARON.

Sans prendre ton avis: bel exemple, ma foi!

DAMIS.

Reſpectez-la, Monſieur; elle eſt ma Mere.

LE BARON.

Et Femme.
Compte ſur ſes bontés, & conſulte Madame.
On ne ſe jouera point impunément de moi;
Je vais dire à ma Sœur ce que j'ai fait pour toi,
Et ſi ſon fol amour contredit ma conduite,
Tout eſt dit entre nous, pour jamais je vous quitte,
Et vous aurez, Monſieur, la ſatisfaction
De voir partir votre Oncle & ſa ſucceſſion.
(Il ſort fort en colere.)

SCENE VII.

LA MARQUISE, DAMIS.

DAMIS.

OUi, je regretterai ſans doute ſa tendreſſe;
Mais il peut diſpoſer de ſa vaine richeſſe.
Penſe-t-il que je ſois de ces lâches Neveux,
Qu'un Oncle aſſujettit juſqu'à ſes moindres vœux;
Qu'il fait trembler, pâlir pour un vil héritage?
La liberté, voilà le bien que j'enviſage,
Et qu'aux dépens de tout je voudrois conſerver.
(Plus directement à la Marquiſe.)
Et ce maudit projet, l'allez-vous approuver?

D'un Oncle, d'un barbare, êtes-vous la complice?

LA MARQUISE.

Non; ſon cœur prévenu ne me rend pas juſtice,
Et je vois clairement quel eſt ſon vrai deſſein.

DAMIS.

Quel eſt-il?

LA MARQUISE.

Laiſſez-moi l'enfermer dans mon ſein;
Et ſans plus vous livrer à tant de pétulance,
Ne voyant que ſes ſoins, ſa tendre vigilance,
Cédez à ſes deſirs, & cachez vos ennuis.

DAMIS.

Quels conſeils! Non, jamais....

LA MARQUISE.

Il le faut.

DAMIS.

Je ne puis.

LA MARQUISE.

C'eſt votre Oncle, Damis, un Oncle un peu ſévere,
Mais qui vous a ſervi de Tuteur & de Pere,
Le chef de la famille.

DAMIS.

Et mon perſécuteur.

LA MARQUISE.

A qui vous devez tout.

DAMIS.

Excepté mon bonheur.
Qu'il aille à Pétesbourg, ſans regretter perſonne;
Mais moi, brûlant d'amour, que je vous abandonne,
Que je renonce à tout: non; inutile ſoin!
(*Avec un peu d'humeur, d'impatience & d'enfantillage.*)
Ah! ſçavez-vous.. combien.. ce Pétersbourg eſt loin!
A moitié du chemin, j'aurois perdu la vie.

LA MARQUISE.

Quelle indigne foibleſſe!

DAMIS.

Eh! quelle tyrannie!

Quoi ! vous ai-je promis, dans de climats lointains ;
D'aller porter vos fers & pleurer vos dédains !
Eh ! quel eſt l'intérêt qui m'appelle en Ruſſie ?
Je dois chercher la gloire au ſein de ma Pattie.

LA MARQUISE.

D'accord ; mais on n'a pas tous les jours les moyens
De s'avancer aux yeux de ſes Concitoyens :
Une éternelle paix, à l'Etat favorable,
Peut vous faire languir dans un rang peu ſortable ;
Et d'ailleurs ſongez-vous, dans votre eſprit troublé,
Que votre Colonel & votre Oncle ont parlé,
Que ſur votre départ la Cour eſt prévenue,
Que la grace implorée eſt peut-être obtenue,
Et que vous ne ſçauriez, dans cette occaſion,
En appeller à eux de leur déciſion.

DAMIS.

(Avec impétuoſité.)

Quand tout ſeroit ligué pour ce maudit voyage,
Qui, pour combler mes maux, obtient votre ſuffrage ;
Quand mon Oncle, imprudent & trop précipité,
Mon Colonel, la Cour, auroient tout arrêté,
Malgré leur union, je reſterois en France ;
Et rappellé par eux à mon indépendance,
Plutôt que de plier ſous leur injuſte loi,
J'abandonnerois tout, & je vivrois pour moi ;
Libre, des préjugés dégagé des entraves
Qui, ſur ce globe entier, n'offrent que des Eſclaves
Nés pour mourir demain, immolant aujourd'hui
Leur précaire exiſtence aux ſentimens d'autrui.

LA MARQUISE.

Fauſſe Philoſophie, & qui trompe votre ame !

DAMIS.

Elle eſt fort raiſonnable, & me guide, Madame.
Eh ! pourquoi, s'il vous plaît, m'irois-je tourmenter ?
Un fardeau trop peſant invite à le quitter.
Eh ! qui ſuis-je d'ailleurs, quand je me conſidere,
Pour prétendre jouer un rôle ſur la terre ?

Vanité ridicule ! Aſſez d'autres, ma foi,
Feront dans leur Pays des ſottiſes ſans moi.

LA MARQUISE.

Oui, oui, l'inaction, l'indolence profonde
D'un ſot ou d'un frippon, eſt un bien pour le monde;
Mais l'honnête-homme inſtruit, dans un poſte d'éclat,
Peut être un Citoyen néceſſaire à l'Etat;
Eh ! combien cet eſpoir doit donner d'énergie
A l'ame qui s'émeut au nom de la Patrie !

DAMIS.

Oui, voilà le Mortel qui peut être envié;
Mais, Madame, à coup ſûr, cet homme eſt oublié.

LA MARQUISE.

Mais cet homme oublié, la Gloire l'environne;
Chaque Poſte vacant, le Public le lui donne;
Tandis que, ſans état, le lâche inſouciant,
Loin des regards humains, rampe dans le néant.
On n'eſt compté pour rien, quand on eſt inutile;
L'oiſiveté, Monſieur, eſt une mort civile.
Examinez le monde, il penſe à l'uniſſon.
Quand un homme inconnu vient dans une maiſon,
Que fait-il ? C'eſt d'abord la demande ordinaire:
S'il occupe une place, on s'empreſſe à lui plaire;
On cherche à l'attirer s'il n'eſt pas marié,
Pour en faire un Beau-Frere, un Gendre, un Allié;
Mais tout empreſſement, & toute eſtime même,
Ceſſe pour l'homme oiſif, fainéant par ſyſtême;
Et remarquez, Damis, quel opprobe eſt le ſien,
Ce n'eſt qu'en rougiſſant qu'on dit qu'il ne fait rien.
Voyez ce Courtiſan à-peu-près de votre âge,
Il renonce aux douceurs d'un récent mariage,
Aux charmes de la Cour, aux plaiſirs de Paris,
La Gloire ſeule échauffe, embraſſe ſes eſprits;
Il vole la chercher ſur un autre hémiſphere;
Et croyant ſon Pays menacé de la guerre,
C'eſt le patriotiſme & le plus pur honneur,
Qui rendent à ſon Prince un brave Serviteur.

DAMIS.

(Fiérement & vivement.)

J'eſtime ſon grand cœur, & le mien lui reſſemble.
Que l'Hymenée un jour, une heure, nous raſſemble;
Je reſpire la Gloire & cours ſervir l'Etat;
Je deviendrai Condé, Turenne, Catinat:
Vous n'avez qu'à parler.

LA MARQUISE.

Oui, je le crois d'avance;
J'ai même en vous aimant conçu cette eſpérance:
Mais voyez aujourd'hui ce que je puis ſur vous,
Je pourrois moins encor ſur l'eſprit d'un Epoux.
Ah! Damis, croyez-moi, cet heureux mariage
N'auroit pas la vertu d'avancer le voyage!

DAMIS *outré.*

C'en eſt fait, & j'en vois plus que je n'en veux voir.
Eh bien, vous jouirez de mon long déſeſpoir!
Je ne puis attendrir & ſubjuguer votre ame;
De pleurs & de ſoupirs j'entretiendrai ma flame.
Ah! c'eſt mon amour ſeul, trop dédaigné de vous,
Qui me rend inquiet, inappliqué, jaloux,
Froid ſur mes intérêts, ſur ceux de ma Patrie,
Qui m'entretient enfin dans une léthargie,
Un abandon de tout, dont cent fois j'ai gémi;
Et mon cœur révolté, vous en accuſe ici!
Contemplez votre ouvrage, & frémiſſez, cruelle;
Vous couvrirez mon nom d'une nuit éternelle.
Je n'ambitionnois qu'un inſtant de bonheur;
Je ſçaurai ſupporter un ſiecle de malheur.
Raſſuré par l'Hymen, j'allois au bout du monde;
Je demeure arrêté par ma douleur profonde,
Et ſans relâche, ingrate, attaché ſur vos pas...

LA MARQUISE.

(avec nobleſſe & fermeté.)

Demeurez en ces lieux; mais ne vous flattez pas
Que vous me reteniez auprès de votre Mere:
J'irai m'enſevelir dans le fond de ma Terre,
Et ſçaurai me ſouſtraire à votre emportement,

Pour ne point partager la honte d'un Amant.
Je ne groſſirai point la liſte de ces Femmes,
Qui, fieres de dompter les plus farouches ames,
Ne ſongeant, ſans amour, qu'aux moyens de charmer,
Aviliſſent des mœurs qu'elles devroient former.
Je veux faire un Héros de l'Amant que j'adore;
Je veux que l'on m'eſtime, & je veux qu'on l'honore;
Que de ſes actions, des faits de ſa valeur,
Et non de ſon amour, il embraſe mon cœur:
S'il ne s'éleve point au-deſſus du vulgaire,
Qu'il renonce à ſes ſoins, il n'eſt plus fait pour plaire.

DAMIS.

Vous enivrez mon ame, & vous la déchirez.

SCENE VIII.

LA MARQUISE, LA PRÉSIDENTE, LE BARON, DAMIS.

DAMIS.

(avec la derniere vivacité, volant à ſa Mere & au Baron.)

AH! ma Mere, ah! Monſieur, ſuppliez, conjurez,
Preſſez, ſollicitez, que votre amour l'emporte,
Et je pars avec elle ou ſans elle, n'importe;
Mais ſi je ne l'obtiens, je ſuis un homme mort!

LE BARON.

Que diantre veut-il dire, & quel eſt ce tranſport?

DAMIS.

(avec humeur.)

Vous l'entendez de reſte, & toujours inflexible...

LA PRÉSIDENTE, *au Baron.*

Mon Frere, apportez-nous un eſprit plus paiſible:
Damis, ſans réſiſter, cede à vos volontés.

(à la Marquiſe.)

Et ſa ſoumiſſion dépend de vos bontés.
Madame, ayez pitié de tous tant que nous ſommes;
Rendez, rendez mon Fils le plus heureux des hommes;
Du don de votre main récompenſez ſes feux,
Et devenez ma Fille en formant ces doux nœuds.

LE BARON.

Eh mais, quelle demande! Elle prendroit un Page;
Un Enfant pour Epoux!

DAMIS.

Toujours, toujours mon âge!
Lorſque l'on ſent ſon ame, on eſt homme, je croi!
A vingt-deux ans Condé triomphoit à Rocroi.

LA MARQUISE, *à Damis.*

Ah! vous me raviſſez par ce noble courage!
Je ne mépriſe pas vos offres ni votre âge,
Damis, ſoyez-en ſûr, & pour vous adoucir,
J'en fais l'aveu public avec bien du plaiſir.
Que ne puis-je céder à votre impatience,
Avancer le moment d'une heureuſe alliance!
Mais goûtons les douceurs d'un pur attachement.

(Les deux vers ſuivans tendrement, d'un air embarraſſé, les larmes preſqu'aux yeux, & une petite pauſe à la fin.)

Je crains... je crains de nuire à votre avancement.
Qu'une union ſi tendre... à d'autres ſoins contraire...

(Reprenant fermement.)

Aimez, cherchez toujours la gloire pour me plaire.
C'eſt le meilleur moyen d'avancer ce grand jour.
L'honneur eſt l'aliment le plus pur de l'Amour.

SCENE IX.

LES PRÉCÉDENS, UN DOMESTIQUE, *un Courier portant une Lettre.*

UN DOMESTIQUE, *au Baron.*

MOnſieur, c'eſt de la part du Marquis de Merande.

(*Le Domeſtique ſort.*)

SCENE X.

LA PRÉSIDENTE, LA MARQUISE, LE BARON, DAMIS.

LE BARON.

C'Eſt de ton Colonel..... Voyons ce qu'il nous mande.

(*Il lit bas, & dit tout de ſuite.*)

Que la guerre eſt prochaine... Oh! bon... Et que le Roi
Ne ſçauroit ſe paſſer d'un Sujet tel que toi.
Voilà, mon cher Damis, une bonne nouvelle.

DAMIS, *avec la plus grande vivacité.*

Je vole avec tranſport où la gloire m'appelle.

(*A la Marquiſe.*)

Je ne vous preſſe plus ici de m'écouter,
A force de vertus je veux vous mériter.
Plus de repos, de treve, & plus de ſommeil même;
Plus de retour enfin auprès de ce que j'aime,

Avant que mon courage ait conſacré mon nom;
Et je vous écrirai ſur l'affut d'un canon.

LA MARQUISE (*avec émotion.*)

Que cet enthouſiaſme & cette noble ivreſſe,
Sçavent bien triompher de ma délicateſſe!
Je ne réſiſte plus à vos fiers ſentimens,
La victoire eſt à vous, c'en eſt fait, je me rends;
Damis, voilà ma main.

DAMIS.

O retour favorable!
Je ne ſçais où j'en ſuis, tant de bonheur m'accable.
(*au Baron.*)
Il ne me manque plus, Monſieur, que votre aveu.

LE BARON.

Dont tu te paſſerois fort bien, mon cher Neveu;
Mais j'approuve pourtant cet heureux Hyménée,
Par les mêmes raiſons qui vous ont entraînée,
Madame, & vous m'avez enchanté tous les deux
Par votre procédé doublement généreux;
C'eſt un brave Garçon, vous une digne Veuve,
Et perſonne entre nous n'a plus beſoin d'épreuve.
Marions-les, ma Sœur, & partons.

LA PRÉSIDENTE (*émue, troublée.*)

Sans délais.

LE BARON.

Sans délais... Un Notaire, un contrat, des relais.

LA PRÉSIDENTE.

Vous êtes tous Français, ſouffrez que je ſois Mere;
Que mon cœur, alarmé des périls de la guerre,
Admire en frémiſſant le courage d'un Fils.

LA MARQUISE, *à la Préſidente, avec tendreſſe.*

Ah! ma Mere...

LE BARON.

Ma Sœur, raſſurez vos eſprits:
On vit & meurt par-tout, & ma foi tout coup vaille,

La tombe la plus noble eſt le champ de bataille.
Contre le Sexe entier j'étois fort prévenu,
Et même j'en craignois juſques à la vertu.
Mais je vois aujourd'hui que les honnêtes Femmes
Sont faites pour charmer, pour élever nos ames,
Que leur poſſeſſion eſt le plus grand bonheur
Que réſerve le Ciel à tout Homme d'honneur.

FIN.